

SIMONE DE BEAUVOIR: UNE PHILOSOPHIE DE LA PÉDAGOGIE?¹

SIMONE DE BEAUVOIR: UMA FILOSOFIA DA PEDAGOGIA?

Éric C.G Levéel *

RESUMO

A atuação de Simone de Beauvoir como professora em 1930 é um aspecto bastante negligenciado pelos estudiosos ou que tem ficado à margem dos Estudos Beauvoirianos. A publicação em 2012 de um texto original intitulado “*La Princesse de Clèves em Belleville*”, de Suzanne (sic) de Beauvoir - descoberto por Tiphaine Martin e identificado como sendo de Simone de Beauvoir por sua filha adotiva -, texto escrito em 1927, no qual se representa a experiência de Beauvoir como professora voluntária, ministrando aulas em Belleville, Paris, em 1926, forçou uma reinterpretação do que a docência significava para ela em 1930 e na década de 1930. Por meio de uma leitura atenta das fontes primárias e com a ajuda de fontes secundárias, pode-se definir uma pedagogia beauvoiriana? Pode-se encontrar uma filosofia da educação nos pensamentos de Beauvoir? Além disso, pode-se determinar a importância (ou o contrário) da docência na existência de Simone de Beauvoir? Finalmente, ultrapassando o argumento da óbvia rotina inerente a esse tipo de atividade, pode-se oferecer uma explicação de por que a docência era vista por Beauvoir como uma ocupação contingente?

PALAVRAS-CHAVE: Simone de Beauvoir; Aprendizagem; Pedagogia; Filosofia; Conhecimento

ABSTRACT

Simone de Beauvoir's teaching in the 1930s is a fairly neglected area of investigation or it is relegated to the margin of Beauvoirian Studies. The publication in 2012 of an original text entitled “*La Princesse de Clèves à Belleville*” by Suzanne (sic) de Beauvoir – discovered by Tiphaine Martin and identified as belonging to Simone de Beauvoir by her adopted daughter – dating back from 1927 and depicting her experience as a volunteer-teacher in working-class Belleville in Paris in 1926 has forced a reinterpretation of what teaching

¹ Tous mes remerciements vont à Tiphaine Martin de l'Université Paris VII – Denis Diderot pour son aide et son soutien dans la rédaction de cet article et pour m'avoir communiqué ses notes personnelles ainsi qu'une copie de « La Princesse de Clèves à Belleville » bien avant sa publication dans le cahier de L'Herne dédié à Simone de Beauvoir.

* Maître de conférences. Section de français; Département de langues modernes étrangères; Université de Stellenbosch; Afrique du Sud. French Section. Department of Modern Foreign Languages. Stellenbosch University. Stellenbosch. South Africa / Afrique du Sud. eleveel@sun.ac.za

meant to Beauvoir in the 1930, but also in the 1930s. By a close reading of primary sources and with the help of secondary sources, can one define a Beauvoirian pedagogy? Can one find a philosophy of teaching in Beauvoir's thoughts? Furthermore, can one determine the importance, or lack thereof, of teaching in Simone de Beauvoir's existence? Finally, can one offer an explanation as to why teaching was seen as a contingent occupation by her beyond the obvious routine attached to it?

KEYWORD: Simone de Beauvoir; Teaching; Pedagogy; Philosophy; Knowledge

Lorsqu'on se penche sur l'œuvre et l'existence de Simone de Beauvoir, on tend à souvent faire l'impasse sur sa première profession : celle d'enseignante de philosophie et de littérature dans le secondaire, ou bien à la reléguer à la périphérie de ses autres activités. Pourtant, cette carrière rythma son quotidien pendant presque douze ans de 1931 – son premier poste à Marseille – à 1943 – date de son exclusion des cadres enseignants par le régime de Vichy. On tend également à réduire son travail de professeur à ses amitiés amoureuses avec certaines de ses grandes élèves : Olga Kozakiewicz ou bien Bianca Bienenfeld. Pourtant cette profession qu'elle s'était choisie au sortir de l'agrégation de philosophie de 1929 et qui lui garantissait l'indépendance financière tant rêvée mais aussi sa « déchéance » complète dans son milieu d'origine (BEAUVOIR, 1958, pp. 243-244) – aussi déclassé ait-il pu devenir à l'époque – se doit d'être sans doute comprise dans un contexte plus vaste que celui du simple fonctionariat et d'une sécurité de l'emploi non négligeable.

Comme dans tout parcours personnel et professionnel, il faut s'intéresser à la genèse de celui-ci, à la protohistoire de la démarche (LEVÉEL, 2012, p.117). Il faut porter son attention sur ce que l'on pourrait nommer Beauvoir avant Beauvoir (LEVÉEL, 2008, p.299). La publication des cahiers de jeunesse par Sylvie Le Bon de Beauvoir en 2008 avait apporté un éclairage tout à fait neuf et novateur pour celles et ceux qui n'avaient pu les lire et les consulter à la Bibliothèque nationale de France où ils étaient conservés. Il en va de même pour les inédits qui sont si rares mais qui parfois apparaissent grâce à la persévérance de certains chercheurs. C'est le cas en ce qui concerne un court article intitulé « La Princesse de Clèves à Belleville » retrouvé par Tiphaine Martin de l'Université Paris VII –

Denis Diderot lors de ses recherches doctorales et publié, après identification par Sylvie Le Bon de Beauvoir, avec une présentation de la chercheuse dans le cahier spécial de L'Herne consacré à Simone de Beauvoir (BEAUVOIR, 2012, pp.36-39). Cette découverte tout à fait éclairante offre au lecteur une vision fascinante des premiers pas de la jeune Mademoiselle Bertrand de Beauvoir dans la sphère enseignante. Ce texte parut dans le numéro 6 de juin 1927 du « Bulletin de méthode » des Équipes sociales², l'organisation catholique progressive à laquelle Simone de Beauvoir appartenait depuis juillet 1926 (BEAUVOIR, 1958, pp.309-311) en écho à son admiration pour son fondateur Robert Garric qui était aussi son professeur de littérature française à l'Institut Sainte-Marie de Neuilly (BEAUVOIR, 1958, p.249). Comme l'explique fort bien Tiphaine Martin, les Équipes sociales avaient été fondées en 1919 au lendemain de la Grande Guerre avec pour objectif premier de combler le fossé entre les jeunes bourgeois éduqués et les classes populaires des grandes villes. Ce mouvement intellectuel et social ne fut qu'un des exemples d'une myriade de groupes et associations similaires qui firent le jour dans les milieux catholiques libéraux de l'après 1918 (COUTROT, 1970, p.25). La singularité de ce mouvement fut sans doute son recrutement de volontaires dans les universités et les instituts privés afin d'animer des classes, des cours, des conférences, des séminaires, des sorties à l'intention de jeunes ouvriers. Dans le cas de Simone de Beauvoir, elle fut rattachée à une équipe dans le quartier populaire de Belleville à Paris. Ce fut un autre monde qu'elle découvrit lors de ses « voyages » en terre ouvrière, dans cet Est parisien que cette native de la Rive gauche ne connaissait absolument pas.

Avant de nous interroger de manière critique sur cette genèse de la pédagogie beauvoirienne ainsi que sur sa valeur, il nous semble important de revenir à la source textuelle qu'est « La Princesse de Clèves à Belleville ». Cet article signé Suzanne (sic) de Beauvoir n'est en rien une analyse littéraire du célèbre roman de Madame de La Fayette mais un compte-rendu subjectif d'un cours de littérature donné par Simone de Beauvoir à de jeunes ouvrières – comme elle le rappelle dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « un soir par semaine, pendant deux heures, j'expliquais Balzac ou Victor Hugo à de jeunes apprenties », je leur prêtais des livres, nous causions (...) » (BEAUVOIR, 1958, p. 310). Ce texte décrit donc de manière plutôt positive deux de ces cours hebdomadaires débutés en

² Consultable à La Bibliothèque nationale de France à Paris.

octobre 1926 (*IBID.*). Dès la deuxième ligne du texte, l'esprit des Équipes est bien présent car Beauvoir se réfère à ses élèves en tant que « mes amies » (Beauvoir, 2012, p. 37). Il est de bon aloi de faire montre de fraternité toute chrétienne mais aussi de ne pas établir, trop ouvertement, des hiérarchies sociales ou éducatives qui sont pourtant à fleur de pages puisqu'une des « amies » appelle Beauvoir « Mademoiselle » qui s'interroge à son tour sur les capacités de compréhension de ses ouailles : « (...) je suis sûre qu'elles seront incapables de me l'expliquer [le texte] » mais qui admet qu'« elles [l'] ont senti » (BEAUVOIR, 2012, p.38). Devant le manque d'expérience de son auditoire face à une œuvre du canon littéraire, Beauvoir préfère encourager les discussions que de se focaliser sur l'analyse formelle du roman. De ces discussions naissent un jaillissement d'observations auquel la jeune enseignante bénévole ne s'attendait pas : « c'est une leçon de confiance et d'audace que j'ai reçue ce soir-là » (BEAUVOIR, 2012, p.38). La méthodologie beauvoirienne en cette année 1927, c'est avant tout d'aider ses élèves à discerner la valeur esthétique d'une œuvre : « la véritable beauté » (BEAUVOIR, 2012, p.39). Ce cours que Beauvoir décrit à des fins de publication dans le bulletin officiel des Équipes insiste beaucoup sur la philosophie de la démarche de cette association: « un échange où celui qui prétend donner est celui qui reçoit davantage (...) » (BEAUVOIR, 2012, p.39). Comme le remarque Tiphaine Martin dans sa présentation, ce qui ressort de cet article – de commande sans aucun doute – c'est toutefois la joie de la jeune enseignante d'avoir communiqué son amour de la littérature aux petites mains de Belleville (BEAUVOIR selon MARTIN, 2012, p.37).

Cette expérience positive des Équipes ne survivra pas à l'œil aiguisé et au sens critique de la jeune étudiante en philosophie. Dans les années cinquante, avec un recul certain, mais aussi avec une vision encore marxiste du monde, Simone de Beauvoir affirme dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* que « cette expérience truquée ne fit qu'aggraver [son] ignorance [des masses populaires] » (BEAUVOIR, 1958, p. 211). En novembre 1926, un mois à peine après le début des cours, la jeune étudiante s'interroge déjà sur le bien-fondé de son action, ou tout du moins elle tente de prouver la valeur de cette action et la solidité des amitiés avec ses élèves : « Les Équipes, il faudra y repenser. Impression d'hier : cela ne sera absolument rien dans ma vie (...) intellectuellement, je ne peux me livrer que diminuée ; ma pensée transformée à l'image de ces cerveaux trop simples ne m'intéressent

plus (...) Quant à la vraie amitié, c'est impossible ; elles ne me sont rien, je ne serai jamais pour elles un être nécessaire. Il est impossible de les élever jusqu'à moi ; il faut descendre vers elles. Cela me gêne » (BEAUVOIR, 2008, pp.184-185). On ne peut que remarquer certains relents d'un esprit de classe pondérés par ce que Beauvoir nomme sa gêne à se mettre au niveau « simple » des ses élèves et « amies ». De manière fascinante, le 3 novembre 1926, Beauvoir note dans un de ses cahiers que : « pour ma vie, l'expérience d'autrui ne peut rien m'apporter » car on doit se construire par soi-même, et d'écrire également : « je m'aime parce que je suis seule à m'aimer, parce que je suis un être irremplaçable (...) » (BEAUVOIR, 2008, p.172). Elle a néanmoins le courage d'admettre que ses opinions évoluent rapidement et qu'elles peuvent être parfois contradictoires : « l'ennui c'est que dans quinze jours elles auront changé, n'importe » (BEAUVOIR, 2008, p.172). Il en va de même pour les Équipes et cette première expérience d'enseignement. Le 30 novembre 1926, Beauvoir remarque que « les Équipes sont peu pour [elle] pourtant [elle] aime bien ces jeunes filles plus intelligentes qu'[elle] n'[a] cru d'abord » (BEAUVOIR, 2008, p.210). Ce qui ressort ici en filigrane c'est la différenciation que Simone de Beauvoir établit entre l'institution – ici les cours des Équipes – et le rapport aux autres. Lorsqu'elle écrit que l'expérience d'autrui ne peut rien lui importer, il ne faut aucunement lire cette déclaration comme un rejet de l'autre mais au contraire comme la constatation que l'expérience de l'autre ne peut être la sienne car chaque être est unique et singulier. Ainsi, Beauvoir renie la ligne de conduite et philosophique des Équipes en démontrant, certes maladroitement, que ce pont que Garric a voulu établir entre les classes sociales par l'intermédiaire d'expériences partagées ne peut nullement changer ni Beauvoir ni ses élèves. Une sympathie normale et humaine peut s'établir mais l'expérience d'une apprentie bellevilloise est difficilement communicable à une étudiante germanopratine, et vice et versa. Cette gêne que la jeune Simone de Beauvoir ressent doit sûrement être comprise dans cette optique de l'incommunicabilité fondamentale des expériences : je suis moi et non un(e) autre ; ou dans ce cas précis, nous pouvons peut-être avancer l'hypothèse que Simone de Beauvoir voit dans ses élèves des Autres qu'elles respectent mais qui lui demeurent inessentiels de par la distance sociale et intellectuelle entre elles. La gêne que nous avons déjà mentionné peut alors se comprendre dans ce schéma car ce type d'altérité n'est ni « normale » ni fluide dans le sens ou le rapport de force entre le sujet et l'objet ne

se trouve jamais inversé, comme nous le rappelle Sonia Kruks dans son ouvrage *Simone de Beauvoir and the Politics of Ambiguity* (KRUKS, 2012, p.63).

Simone de Beauvoir va donc se détourner petit à petit des Équipes car elle n’y voit que des incohérences et des gageures (BEAUVOIR, 1958, p.310) ainsi qu’un mirage dans lequel l’amitié n’a que peu de place car les jeunes ouvrières n’établissent aucune intimité avec leur professeur, et il en va de même pour cette dernière (BEAUVOIR, 1958, p.311). Il est fort intéressant de remarquer que pour pallier à ses frustrations, Simone de Beauvoir va accepter de donner des leçons par correspondance à des malades de la station de rééducation de Berck, travail qui lui paraît, en comparaison au cercle d’étude de Belleville, « efficace dans sa modestie » (BEAUVOIR, 1958, p.311), et nous pourrions ajouter de par son pragmatisme. Comme le souligne Tiphaine Martin dans son commentaire, le divorce entre les Équipes et la jeune étudiante jadis idéaliste semble être final le 20 juin 1927 – le mois de publication du bulletin dans lequel ‘La Princesse de Clèves à Belleville paraît – lorsqu’elle note dans son journal : « Équipes, etc. Tout cela n’a pas d’importance » à un moment de grande remise en question intellectuelle et amoureuse puisqu’elle ajoute : « que faire pour m’aimer encore... » (BEAUVOIR, 2008, p.357). Surtout, les Équipes ne lui ont pas donné une véritable idée de l’action dans le sens révolutionnaire du terme. Robert Garric avait cru révolutionné le rapport entre les classes en faisant de l’amitié une arme plutôt que de cautionner le point de vue marxiste-léniniste de la lutte des classes. Ce que Simone de Beauvoir regrette dans les années cinquante quant à sa jeunesse des années vingt c’est son incapacité, à l’époque, à considérer que l’action ait pu « prendre des formes bien différentes de celle qu’[elle] condamnait » (BEAUVOIR, 1958, p.311).

En dehors de la déception que Beauvoir a ressentie d’avoir été bernée (BEAUVOIR, 1958, p.311) et de ne pas avoir su que l’action devait s’effectuer autrement, ce qui apparaît dans ce texte et dans les mémoires et cahiers/journaux c’est aussi ce à quoi nous avons fait mention : la genèse ou protohistoire d’une enseignante. Il est surprenant de noter que très peu d’études existent sur Beauvoir professeur, Beauvoir pédagogue. La faute en est à Beauvoir elle-même qui s’épanche assez peu sur son métier dans ses écrits, ou alors pour décrire ses collègues avec lesquels elle n’a que peu de points communs. Comme le rappelle Loukia Efthymiou : « (...) même si Simone de Beauvoir ne s’est jamais définie à partir de sa qualité d’enseignante, elle en a tout de même, le profil socioprofessionnel (...) »

(EFTHYMIIOU, 2008, p.79). En effet, Beauvoir a retardé son entrée dans le corps professoral pendant pour ainsi dire deux ans. Trop plein d'études, découverte de la liberté en 1929, envie de profiter de sa nouvelle existence, autant dire que le professorat vint en second place, et le resta. Néanmoins, il serait vain d'affirmer qu'il ne comptât pas dans sa vie au-delà de l'aspect alimentaire. L'enseignement ponctua sa vie quotidienne durant douze ans et demeura un point d'ancrage pour ainsi quotidien durant l'année scolaire.

Après son expérience fallacieuse, selon elle, aux Équipes, quelques cours par correspondance et privés, Simone de Beauvoir fit la découverte du monde professoral à la rentrée 1931 lorsqu'elle fut mutée à Marseille. Sa vie provençale a été documentée et on en retient souvent sa découverte de la randonnée et sa passion pour cette activité de loisir qui ne la quittera pas pendant les vingt années suivantes (BEAUVOIR, 1960, p.105). Néanmoins, il serait intéressant de s'arrêter sur son rôle de jeune professeur de lycée et d'essayer d'y discerner les contours d'une pédagogie personnelle. L'un des passages les plus marquants se lit dans *La Force de l'âge* et apporte un éclairage sur les débuts officiels de la carrière d'enseignante de Simone de Beauvoir. Nous y découvrons une jeune femme qui s'essaie à la formation des esprits plutôt qu'à l'application rigide des programmes pédagogiques. Rejetant les enseignements poussiéreux de certains de ses collègues et les directives académiques, Simone de Beauvoir affirme : « (...) j'avais tout à leur apprendre ; cette idée me piquait. Il me semblait important de les débarrasser d'un certain nombre de préjugés (...) de leur donner le goût de la vérité » (BEAUVOIR, 1960, p.111). Nous sommes bien loin de Belleville et des grandes et pieuses idées de Robert Garric. Beauvoir s'est défaite des derniers vestiges bourgeois de sa jeunesse pour dorénavant enseigner de manière authentique, sans faux-semblants, sans compromissions. Comme elle le rappelle, cette prise de position lui causa quelques soucis lorsqu'elle décida d'étriller quelques concepts comme on les enseignait à l'époque dans les leçons de morale et que des élèves se rebiffèrent sous l'impulsion de leurs parents (BEAUVOIR, 1960, p.111). À la lecture de ces lignes, on ressent le chemin parcouru par la jeune enseignante tant ses élèves – de quelques années plus jeunes qu'elle – peuvent être vues comme des images d'un passé révolu, comme des doubles distants d'une époque enterrée à tout jamais. On remarque également la fougue et le « prosélytisme » de Simone de Beauvoir qui semble être mue par un sentiment de rébellion si fort contre les conventions qu'elle entreprit d'enseigner André

Gide et Marcel Proust et d'aborder le sujet du plaisir pour le plus grand scandale de certains parents d'élèves (BEAUVOIR, 1960, pp.11-112). Malgré ces quelques ennuis, nous voyons dans cet extrait l'antithèse totale des cours des Équipes ainsi que les prémisses d'un enseignement entier, joyeusement provocateur, mais surtout libérateur pour celles qui ont bien voulu l'entendre et pour la jeune enseignante qui a développé son système de pensée alors qu'il se révélait à elle. La parole de la chaire se construit comme une pensée en mouvement constant et non pas comme la redite de cours formatés et immuables, ce qui avait énormément chagriné Beauvoir à la Sorbonne comme elle le souligne dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « (...) les professeurs se contentaient de répéter d'une voix molle ce qu'ils avaient jadis écrit dans leurs thèses de doctorat (...) » (BEAUVOIR, 1958, p.241). Certes, ses connaissances étaient encore fraîches et elle parlait avec facilité (BEAUVOIR, 1960, p.111) ce qui facilitait grandement la vivacité de son enseignement quelque peu anticonformiste.

Nous retrouvons cette liberté de parole dans son deuxième poste, cette fois-ci à Rouen en 1932, mais le ton a changé. Là où le plaisir de la nouveauté et de la transgression se faisait encore sentir à Marseille, la ville normande cristallise la sensation de contrainte et la désocialisation par le jeu de la maîtresse et de ses élèves n'opère plus (BEAUVOIR, 1960, p.187). Les joies du faire « comme si j'étais » de l'année 1929 (BEAUVOIR, 1960, p.27) ont disparu pour être remplacées par un sentiment tenace de contingence, par une impression latente et persistante que sa vérité se dérobaît (BEAUVOIR, 1960, p.187) : une nausée rouennaise fait son apparition. La seule concession que Simone de Beauvoir semble s'accorder se place au niveau de la pédagogie, de sa pédagogie singulière : « je voulais bien agir, en classe, en tant qu'individu qui exprime ses idées à d'autres individus, mais non afficher ma qualité de membre de l'enseignement (...) » (BEAUVOIR, 1960, p.187). Ses idées, est-il besoin de le rappeler, ne sont guère au diapason de celles des parents d'élèves et de l'administration de l'époque. Elle s'aventure même sur le terrain glissant de l'opposition frontale aux circulaires officielles, et tout particulièrement l'opposition à la doxa nataliste de l'époque. Rien de bien étonnant à cela lorsqu'on connaît ses prises de position sur la famille, le couple et la natalité, mais cela n'empêcha pas la jeune enseignante de laisser dans son sillage un parfum de scandale tenace (BEAUVOIR, 1960, p. 188). Seule lueur au milieu des brumes normandes, la rencontre avec Olga qui découvrit

dans son professeur quelques réponses à ses interrogations (BEAUVOIR, 1960, pp.189-191).

En 1936, Simone de Beauvoir retrouva enfin Paris et fut nommée au Lycée Molière dans le quartier de Passy. À partir de ce moment, les références à son enseignement sont pour ainsi dire absentes des mémoires et particulièrement fragmentaires dans ses journaux et sa correspondance avec Jacques-Laurent Bost et Jean-Paul Sartre. Il serait vain de les lister, on se référera aux ouvrages mentionnés et à la chronologie dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir* de Claude Francis et Fernande Gontier. L'enseignement est devenu une routine qui passe bien après l'expérience de l'existence réelle, et en 1937 de la vie à Paris. Pour en savoir un peu plus, il faut se pencher sur le témoignage qu'une ancienne élève, Sarah Hirschman, a publié dans un numéro de *Yale French Studies* de 1958 et intitulé « Simone de Beauvoir. Lycée Teacher ». Ce document qui se veut mémoriel relate les impressions d'une jeune lycéenne face à sa nouvelle professeure de philosophie. Il est surtout intéressant car il offre une vision – bien que très partielle – de la pédagogie beauvoirienne en cette année 1938. Il s'agit d'une pédagogie de la communication pure dans le sens où Beauvoir parle à ses élèves sans se référer au manuel de rigueur. Dans ce témoignage, Sarah Hirschman, décrit principalement des cours sur la phénoménologie husserlienne débités à très vive allure et maintenant l'accent sur les perceptions mais aussi sur l'avis des élèves, sur leur propre perception de la pensée d'Husserl (HIRSCHMAN, 1958, p. 80). Néanmoins, ce qui marque le lecteur dans cet article c'est la méthodologie toute personnelle de l'enseignante : « we began to realize that Simone de Beauvoir was trying to introduce us to new methods of inquiry. She did not prize balanced outlines or clarity of expositions above all else. She urged us to analyze some basic experiences of personal perception, made us write essays in introspection. This appeal to our internal selves was very baffling to us³ ». Ce que Simone de Beauvoir requiert de ses élèves c'est un engagement total avec le sujet du cours : « we were suddenly asked not to write about a

³ Notre propre traduction : « Nous commencèrent à réaliser que Simone de Beauvoir tentait de nous présenter de nouvelles méthodes de questionnement. Elle ne donnait que peu de prix aux contours bien déterminés ou à la clarté de la présentation. Elle nous encourageait à analyser des expériences de base quant à notre perception personnelle, et nous faisait rédiger des rédactions de manière introspective. Cet appel à notre moi intime était pour le moins déconcertant »

subject but to participate in it”⁴ (HIRSCHMAN, 1958, p.81). Malgré cette méthodologie tout à fait révolutionnaire à l’époque ainsi que cette pédagogie centrée sur l’apprenant, Sarah Hirschman avoue que son professeur si *glamour* s’ennuyait lors de ces longs monologues (HIRSCHMAN, 1958, p.80). La contingence de sa fonction professorale ne pouvait totalement s’effacer devant son enthousiasme évident pour sa discipline et sa passion communicative pour la philosophie. Néanmoins, ce qui ressort de ces quelques citations c’est, au-delà de la pédagogie et de la méthodologie, l’existence d’un système philosophique vivant et tangible : une philosophie ancrée dans le réel, le vécu et applicable aux expériences, aussi routinières soient-elles.

L’objectif de cet article n’est pas d’établir une liste exhaustive des références à l’enseignement de Simone de Beauvoir. Dès l’année 1938, il est clair qu’une pédagogie beauvoirienne est à l’œuvre nonobstant la condition contingente de son auteur en tant que fonctionnaire de l’Éducation nationale devant se plier à des horaires et des corvées administratives diverses. Si son enseignement imprégna profondément certaines de ses élèves, connues et moins connues, il n’en demeure pas moins que nous nous trouvons confronter à un dilemme que Simone de Beauvoir souligne elle-même dans un entretien avec Yolanda Patterson en 1979, dilemme ancien car il date des cours bellevillois, Il s’agit du rapport entre le professeur et l’élève qui avait déjà perturbé la très jeune Mademoiselle de Beauvoir lors de ses séminaires aux Équipes. Que l’on enseigne la littérature ou la philosophie et que l’on tente de l’enseigner différemment comme nous venons de le voir, un barrage essentiel s’érige en travers de cette pédagogie et de cette méthodologie : celui de la véritable communication, qui, selon Beauvoir, demeure un leurre dans le monde de l’enseignement. À une question de Yolanda Patterson sur la communication entre professeur et élèves et à savoir si une vraie communication existe, Simone de Beauvoir répond sans hésitation : « avec certaines élèves, j’ai eu une vraie communication (...) Mais enfin dans le cours même des cours, on est quand même professeur, donc on n’est pas sur un plan de réciprocité. On a une supériorité que le élèves acceptent ou n’acceptent pas, mais qui fait qu’on n’est pas sur le même plan qu’elles » (BEAUVOIR, PATTERSON, 1979, p.750). La communication ne peut se créer librement dans la salle de cours même si la parole de l’enseignante est libre. C’est en dehors des murs du lycée que l’enseignement

⁴ Notre propre traduction : « On nous demandait soudainement non pas d’écrire sur un sujet donné mais d’y participer »

et l'échange peuvent continuer, se développer et s'épanouir. Simone de Beauvoir regrettait déjà à l'époque le manque d'intimité avec ses jeunes apprenties malgré leur sympathie réciproque. Ce manque sera comblé dès la première année d'enseignement à Marseille puisque Beauvoir affirme qu'elle invitait chez elles ses trois meilleures élèves car elle « aimai[t] beaucoup mieux causer avec ces grandes filles hésitantes qu'avec des femmes mûres, figées dans leur expérience » (BEAUVOIR, 1960, p.111). On se rappellera que cet enseignement *ex cathedra* fut à la source, par exemple, du début de l'amitié entre Simone de Beauvoir et Olga Kozakiewicz (BEAUVOIR, 1960, pp.189-190). À l'âge mûr, Simone de Beauvoir parvient quelque peu à décrypter ce dilemme qui s'installe et dans lequel on retrouve le problème fondamental de l'Autre. Elle affirme que « dans le temps même où je faisais les classes (...) c'était une espèce d'oppression que le savoir, en un sens je les [ses élèves] opprimais de mon savoir » (BEAUVOIR, PATTERSON, 1979, p.750). Le professeur serait-il alors le sujet qui oppresse son sujet, l'élève ? Il le semblerait si on applique le concept du privilège épistémique, comme le rappelle Sonia Kruks (KRUKS, 2005, p.181).

Cette remarque sur la nature opprimante du savoir se doit d'être lue et comprise dans le contexte même de ce que nous avons voulu nommer, sûrement fort maladroitement, la pédagogie beauvoriennne. Bien que Simone de Beauvoir ne se soit jamais cachée d'avoir favorisé le dialogue avec ses élèves les plus brillantes, ou tout du moins les plus réceptives à sa pensée et à sa méthodologie, au-delà de l'idée de contingence liée au fonctionnariat et à certain embourgeoisement à ses yeux, ce que nous pouvons peut-être saisir dans cette remarque, c'est la manière dont elle conçoit idéalement l'enseignement. C'est la manière également dont elle rejette « ce fatras qu'on appelle le sens commun » (BEAUVOIR, 1960, p.111) : une certaine logique bourgeoise qui empêcherait une libre pensée. Comme le souligne Sarah Hirschman l'enseignement de Beauvoir n'était pas aux seules fins que ses élèves réussissent brillamment au baccalauréat mais qu'elles pensent par et pour elles-mêmes (HIRSCHMAN, 1958, p.82).

Le titre de notre article comprend un point d'interrogation car si le terme de philosophie s'applique sans aucun doute à Simone de Beauvoir, le peu d'études sur ses années professorales ne nous offrait qu'un questionnement bien général sur ses capacités pédagogiques tant l'enseignement semble discret dans ses mémoires, et anecdotiques dans

ses journaux et lettres. À la relecture des rares passages dans ses mémoires et grâce à la découverte de « La Princesse de Clèves à Belleville », il nous a paru opportun de nous interroger sur cet aspect souvent négligé de l'existence de Simone de Beauvoir. Que pouvons alors retenir ou conclure de ces quelques lectures ? Avant tout qu'une philosophie vivante est au cœur de l'enseignement beauvoirien, qu'une philosophie de l'expérience se perçoit même dans les cours de littérature à Belleville. Quant à la pédagogie, on a tant reproché à Simone de Beauvoir d'être didactique – comme si ce terme était injurieux – qu'on hésite à l'utiliser alors qu'il est central et qu'il ne fait que révéler plus encore la pensée beauvoirienne. La pédagogie beauvoirienne si elle est une pédagogie d'engagement réciproque, est avant tout une pédagogie des possibles, surtout pour des jeunes filles bourgeoises des années trente, et sans doute pour quelques petites apprenties des années vingt. Comme le dit si joliment Sarah Hirschman : « but somehow we felt that through her teaching, her way of life, even her physical presence, we could have access to a different world » (HIRSCHMAN, 1958, p.81)⁵.

REFERÊNCIAS

BEAUVOIR, Simone de. **Mémoires d'une jeune fille rangée**. Paris : Gallimard, 1958.

BEAUVOIR, Simone de. **La Force de l'âge**. Paris : Gallimard, 1960.

BEAUVOIR, Simone de. PATTERSON, Yolanda. Entretien avec Simone de Beauvoir (20 juin 1978). **The French Review**.v. 52, n. 5, p. 745-754, April, 1979.

BEAUVOIR, Simone de. **Cahiers de jeunesse. 1926-1930**. Paris : Gallimard, 2008.

BEAUVOIR, Simone de . **Beauvoir**. Paris : L'Herne, 2012.

COUTROT, Aline. Youth Movements in France in the 1930s. **Journal of Contemporary History**. v. 5, n. 1, p. 23-35, 1970.

EFTHYMIOU, Loukia. Les voies du voyage chez Simone de Beauvoir et quelques autres universitaires. In : STAUDER, Thomas. **Simone de Beauvoir cent ans après sa**

⁵ Notre traduction : « mais quelque part nous ressentions que par son enseignement, sa façon de vivre, sa présence physique, nous pouvions avoir accès à un monde bien différent ».

naissance. Contributions interdisciplinaires de cinq continents. Tübingen: Gunther Narr Verlag, p.79-88.

FRANCIS, Claude. GONTIER, Fernande. **Les Écrits de Simone de Beauvoir.** Paris : Gallimard, 1979.

HIRSCHMAN, Sarah. Simone de Beauvoir. Lycée Teacher. **Yale French Studies.** N. 22, p. 79-82, 1958.

KRUKS, Sonia. Simone de Beauvoir and the Politics of Privilege. **Hypatia.** V. 20, n. 1, p. 178-205, Winter, 2005.

KRUKS, Sonia. **Simone de Beauvoir and the Politics of Ambiguity.** Oxford: Oxford University Press, 2012.

LEVÉEL, Éric. *Quand prime le spirituel.* Beauvoir avant Beauvoir. In : STAUDER, Thomas. **Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance. Contributions interdisciplinaires de cinq continents.** Tübingen: Gunther Narr Verlag, p. 299-307.

LEVÉEL, Éric. Les voyages parisiens de Mademoiselle de Beauvoir. **French Studies in Southern Africa.** N. 42., p. 107-121, 2012.